

Entrevue avec le théologien Olivier Bauer

Photo : Sylvain Campeau

Le pasteur Olivier Bauer est théologien protestant et enseigne à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. Il a publié au cours des dernières années plusieurs livres, dont *Une théologie du Canadien de Montréal* et son plus récent, *L'hostie, une passion québécoise*. Aujourd'hui Credo a voulu s'entretenir avec l'auteur pour discuter de ses ouvrages.

La relation entre le Québec et l'hostie que vous décrivez dans *L'hostie, une passion québécoise* est-elle commune à tous les pays catholiques ou tout à fait propre au Québec ?

À ma connaissance, c'est le seul endroit où elle est aussi prononcée. On m'a dit qu'en Espagne, *hostia* était aussi un juron et qu'en Amérique latine, on pouvait acheter des hosties à grignoter, mais je crois que c'est vraiment un cas unique au monde. Début du XX^e siècle, on commence à communier tous les dimanches et c'est au même moment qu'« hostie » devient un juron attesté. En France, la sécularisation est arrivée avant que l'eucharistie, la consommation de l'hostie devienne centrale dans la piété des fidèles.

Qu'est-ce que ça apporterait d'inscrire l'hostie au patrimoine immatériel du Québec, comme vous le suggérez à la fin du livre ?

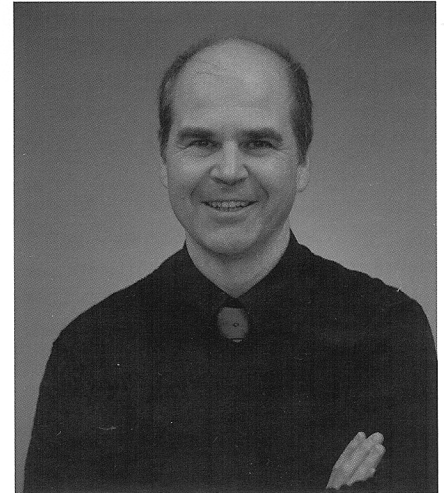
C'est un peu la mode de valoriser un patrimoine immatériel. On est très centrés au Québec sur les biens matériels (œuvres d'art, églises), mais l'idée serait de reconnaître que l'hostie est une chose qui a contribué à faire du Québec ce qu'il est aujourd'hui. L'Église catholique l'a portée, mais l'hostie est aujourd'hui largement sortie des églises. C'est à la fois un mot et un objet par excellence qui représentent l'histoire du Québec depuis ses débuts. Une particularité du Québec qui mériterait d'être soulignée.

Qu'est-ce qu'il en reste aujourd'hui, à part le juron et les retailles d'hosties qu'on vend au dépanneur ?

Quand même une pratique religieuse bien réelle, tant du côté catholique que chez les anglicans. Et une nostalgie, car ça disparaît peu à peu. Même le juron, est-ce qu'il existera encore dans 10 ans, dans 15 ans ? Une fois que l'objet n'est plus sacré, le mot va peut-être perdre de sa puissance comme « sacre ».

Le livre se termine avec l'épisode Stephen Harper aux funérailles nationales de Roméo Leblanc. Qu'est-ce que cette controverse dénote ?

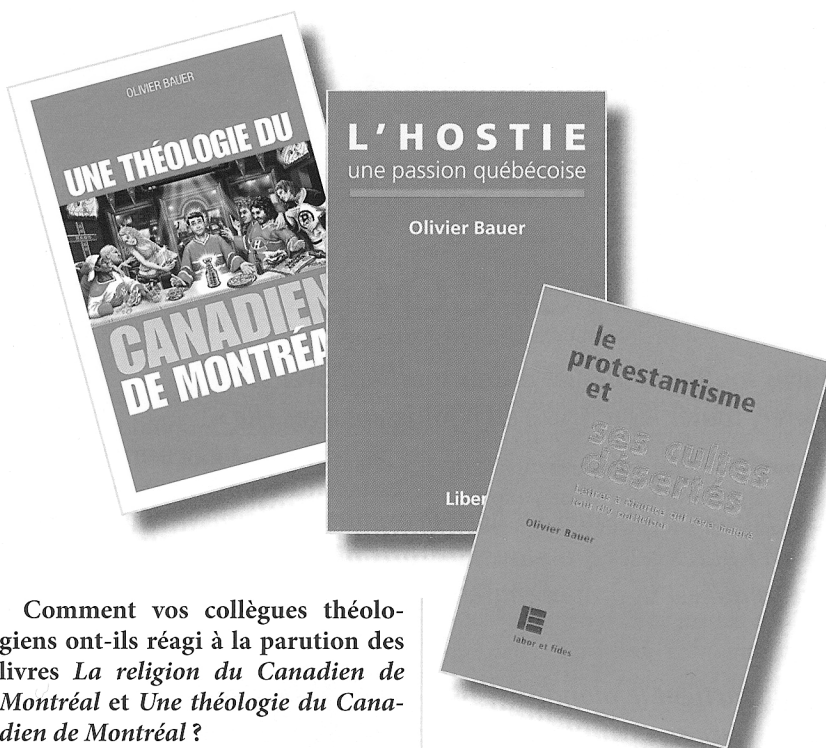
L'événement démontre qu'il y a vraiment une reprise en main du côté de l'Église catholique. Cela a commencé avec Jean-Paul II, cette revalorisation de l'adoration du Saint Sacrement et de l'eucharistie (il a écrit une encyclique là-dessus). Il y a aussi l'idée d'un catholicisme qui dit « c'est à nous, c'est quelque chose qui nous appartient, on ne peut pas faire ce qu'on veut avec ». C'est l'Église romaine qui fixe les règles de la messe, et Harper doit suivre les règles même s'il est premier ministre. En même temps, je trouve beau le geste du prêtre qui lui a donné l'hostie bien que Harper soit protestant. Il aurait pu ne pas la lui donner. C'est bon signe que la polémique n'ait pas porté sur le fait qu'il communie, mais sur ce qu'il a fait de l'hostie après l'avoir reçue. Je n'ai



entendu personne du côté catholique dire qu'on avait eu tort de lui donner l'hostie, c'est signe d'un progrès.

En quoi le protestantisme vous interdit-il de faire du Canadien votre religion ?

D'abord, pour tout ce qui tourne autour de la superstition et de l'idolâtrie, je suis très méfiant ; c'est ma culture protestante, mais aussi ma formation théologique. Ça me gêne profondément. Et ensuite le contenu éthique, parce que si c'est une religion, c'est une religion violente, agressive, une religion d'hommes dont les femmes sont exclues, extrêmement sélective, une religion où on a besoin d'être les meilleurs pour pouvoir jouer, d'être les plus riches ou d'avoir les bonnes relations pour pouvoir s'asseoir au Centre Bell... Si c'est ça que les gens se donnent comme religion, c'est triste parce qu'on est loin du christianisme, de l'amour du prochain ou de l'option préférentielle pour les pauvres. Ce serait une religion de l'argent, du succès, de la force, de la virilité dont est exclue une bonne partie du Québec.



Comment vos collègues théologiens ont-ils réagi à la parution des livres *La religion du Canadien de Montréal* et *Une théologie du Canadien de Montréal* ?

Au début, il y a eu certaines mises en garde, qui ne m'ont pas toujours été faites directement. Ensuite, un peu d'admiration, on m'a dit que j'avais touché un bon sujet. Il y a eu de l'étonnement, mais pas vraiment de critiques.

Dans *Le protestantisme et ses cultes désertés*, vous découragez Maurice de participer à un culte protestant. Sommes-nous si mauvais ?

On ne l'est pas toujours, mais malheureusement, et c'est une chose que j'ai pu observer sur plusieurs continents, il y a quand même de gros défauts au culte. C'est dommage parce que le culte est quelque chose qui pourrait être, et qui est souvent, très bien, mais c'est vrai que dans la manière de le célébrer, dans la manière de l'organiser, parfois, c'est très mauvais. Pour avoir célébré beaucoup de cultes dont certains ont sûrement été aussi très mauvais, j'ai quelquefois pitié pour le pasteur parce qu'il rame. On peut essayer tout ce qu'on veut, reste que le cadre n'aide pas. Un de mes reproches fondamentaux est que ce n'est pas conçu en communauté et que ça devient un peu un *one-man-show* du pasteur. Parfois, le pasteur le cherche, parfois il le subit, mais c'est

toujours le gros grief principal. C'est sûr que pour le pasteur, ça demande plus de temps de travailler en équipe. C'est une des raisons pour lesquelles je propose de faire seulement un culte par mois : prenons le temps de le faire, ça nous laisse le temps de le préparer. Et c'est moins lourd pour tout le monde parce qu'un culte par semaine, c'est beaucoup. On a aussi du plaisir à se retrouver une fois par mois. Il faut trouver un équilibre, un juste milieu. La rareté crée le désir. Mon livre n'est pas un manifeste pour la rareté des cultes, je dirais plutôt : à consommer avec modération !

Croyez-vous vraiment que ce soit la forme du culte qui fait que les gens n'y viennent plus ? Les catholiques ne vont pas plus à la messe... N'est-ce pas plus profond ? Même si on avait des cultes parfaits, peut-être qu'il n'y aurait pas plus foule ?

Nos cultes ne devraient pas viser 100 % de la population, ni même 100 % des protestants ou 100 % des membres de l'Église Unie. Ce n'est pas fait pour tout le monde. J'ai été très frappé par un article du théologien alsacien Bernard Kempf qui reprend les seize types psychologiques de Jung.

Kempf démontre que le culte réformé est fait pour un seul de ces types, je crois qu'il les appelait les « auditifs-rationnels ». Il y a des choses qu'on sait bien faire : des prédications intelligentes, par exemple. Il faut accepter que notre public-cible est la frange éduquée de la population. Si on veut jouer sur l'émotion, on le fera toujours moins bien que les pentecôtistes. Si on veut jouer sur le sacramentel, on le fera toujours moins bien que les anglicans ou les catholiques. On aurait avantage à se dire : « Voilà, notre public-cible à nous, c'est... » et ces gens ont aussi besoin d'être évangélisés. On devrait cibler ce public qui prend plaisir à notre type de culte. Cultivons notre tradition réformée, aménageons-la, mais développons ce qui est notre force. Tant mieux s'il existe d'autres Églises qui offrent d'autres types de célébrations et de rites.

Vos livres sont accessibles au grand public et sur des sujets populaires. Faut-il y voir un parti pris pour une démocratisation de la théologie ?

Certainement. Je pense que nous sommes tous théologiens. C'est un choix d'écrire en langage simple et sur des sujets qui intéressent les gens. Il m'arrive de faire des choses plus universitaires, plus scientifiques, du coup moins accessibles. Mais l'idée d'un livre, c'est que des gens le lisent, et de façon large. Faisons de la théologie protestante, mais à partir d'objets de la vie de tous les jours. Théologisons à partir du Canadien de Montréal. Je crois que c'est nécessaire. Au Québec, il y a un intérêt, une nouvelle génération qui n'a pas connu la Grande Noirceur et qui s'intéresse à ces questions.

Être théologien protestant dans une faculté catholique canonique, c'est comment ?

C'est un plaisir ! C'est vraiment un échange, avec les collègues mais surtout avec les étudiants. J'apporte ce que je sais. Il faut faire un peu sa place, parce que c'est quelquefois très ciblé « clientèle de diocèse ». Mais je n'ai pas de problèmes avec ça, je peux m'ouvrir. ☑